

Pauline Delwaulle est l'auteur d'un monde sans distance et sans temps qu'elle court du bout des doigts. Elle plante son index comme un compas sur la *Terra Incognita*, laissant à ceux qui voudraient l'y poursuivre ses empreintes digitales pour seules traces de pas. Avis aux arpenteurs tactiles de surtout s'égarer dans ce planisphère qui déroule sous la pulpe d'infinis linéaires, des dessins parsemés de légendes. La table lumineuse de Pauline Delwaulle renferme les strates d'une topographie cantonnée aux contours des côtes, des lacs et des îles, avec pour seule information les noms qu'on donne aux territoires pour leur usage ou en fonction de leur évidence. Ils sont ainsi nommés sans autre magistère que le droit de citer sur les plaines, les reliefs et les trous qui essaient la Terre. Elaborée avec les mots de la vie *in situ*, la carte puise dans la carrière des « pierres qu'ont rejetées les bâtisseurs », ceux qui construisent un monde artificiel où les données emportent la poésie.

C'est à Google qu'on songe évidemment, dont la *map* n'est pas un outil de voyage, mais un mode de transport en commun. Les milliards d'utilisateurs qui l'empruntent sont rompus à la pratique du GPS ou de l'audio-guidage. Ils n'échauffent ni leur corps ni leur esprit, se privent du sens de l'orientation, s'interdisent le tropisme, l'intuition et la divagation, l'énergie du plaisir. La distance aurait-elle disparue dans l'écran en même temps que l'effort dans l'avènement du pilotage automatique ? En somme, pourquoi garder les pieds sur terre au lieu d'avoir avec Google un œil omnipotent fixé sur l'univers ? Car l'être-au-monde « *a par essence besoin de la proximité*¹ ». C'est justement le tour de force de sa *Terra Incognita* que de rétablir une expérience physique dans l'espace imaginaire. L'algorithme qui ronronne dans les limites apparentes d'un écran permet une circulation empirique infinie. Ici, lorsqu'on efflore un toponyme, la machine, calibrée pour procéder à des mariages sémantiques, fait glisser le terrain jusqu'à l'autre bout du monde. La carte se couvre ainsi d'itinéraires tracés pour la langue et non pour la raison cartographique.

C'est également en quête de cette terre littéraire que Pauline Delwaulle a filmé l'arpentage de *L'Île* (2012), comme Jules Verne a vu pour sa littérature des mondes extraordinaires où personne avant lui n'avait posé le pied, l'œil ou l'esprit. Son bout de terre émergé de la mer a une carte, un territoire ; il est parsemé d'histoires, de récits d'explorateurs et de scientifiques, mais n'est jamais nommé. Alors que tout est fait pour attester son existence, il se dissout dans une fiction collective pour former l'archipel de toutes les îles possibles. Cette manière d'écrire le territoire, l'artiste l'a expérimentée de plus belle en proposant à la commission nationale de toponymie des territoires austraux et antarctiques français de nommer « » une vallée de l'île de la Possession, dans l'archipel Crozet (*Nom blanc*, 2012). Le paysage décidément lui

¹ Martin Heidegger, *Être et Temps*, (1927). Trad. François Vezin, Paris, Gallimard, 1986, p. 145.

donne de grandes idées : si l'on donnait à cette véductiste post-Internet le plan d'un nouvel univers, elle aurait comme Piranèse la folie de l'entreprendre.

Alexis Jakubowicz

Résumé :

Le travail récent de Pauline Delwaulle oscille entre l'étude du territoire et sa position iconographique, sémiologique et littéraire par rapport à l'écran. Dans l'installation interactive *Terra Incognita* – un planisphère tactile où seule subsistent des lieux leur sémantique – et le film *L'Île*, elle met en branle la rigueur géographique qu'elle a pu étudier dans d'autres travaux pour permettre la réalisation d'un arpentage hors-sol.